



HAL
open science

Le biorégionalisme comme réensauvagement intérieur

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

Mathias Rollot. Le biorégionalisme comme réensauvagement intérieur. Le Sauvage, Sep 2020, Toulon, France. hal-03031029

HAL Id: hal-03031029

<https://hal.science/hal-03031029>

Submitted on 30 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le biorégionalisme comme réensauvagement intérieur

Mathias Rollot 10-09-20

« Le Sauvage », *Le chaudron*, Camondo, Toulon, septembre 2020

1.1. Je voudrais tout d'abord commencer par dire ma profonde méfiance à l'égard des gestes « transitionnels », mon aigreur au sujet de ces petites actions, accessibles au quotidien pour se donner bonne conscience. Tout cela ne suffira pas à arrêter la catastrophe écologique à l'oeuvre, c'est une banalité que de le rappeler. C'est d'une autre philosophie de vie, d'une autre *cosmologie*, dont nous avons besoin. L'enjeu est celui d'une reconstruction presque totale de notre rapport à ce qu'on appelait, autrefois, « la nature », « le sauvage ».

1.2. La destruction des milieux et leurs écosystèmes ; l'extermination assez méthodique et complète du vivant ; le dérèglement et le réchauffement climatique... : tout cela part, en vérité, d'une volonté de *puissance - puissance* au sens d'une domination de l'autre, d'une domination *sur* l'autre. Pouvons-nous, comme nous y invite Starhawk, inverser cette tendance, au profit d'une compréhension de la puissance comme force intérieure, comme énergie vitale, comme capacité d'être et d'agir ? Un agir non destructeur, en somme. A nouveau, c'est tout une décolonisation de l'imaginaire qu'il faudrait opérer.

1.3. Une des difficultés à laquelle nous devons faire face, c'est l'invisibilité de cette puissance mortifère. Notre monde éloigne nos perceptions et nos réflexions des lieux du drame. Il masque tant les modalités que les conséquences de cette domination sur les peuples, les animaux, les lieux, les matières, bref, de cette écrasement généralisé de toute forme d'altérité. De sorte qu'il faut aujourd'hui faire un effort d'enquête et de remise en question considérable pour pouvoir saisir le réel, caché ou rendu *spectaculaire*, cela qui revient au même : le réel mis à distance.

1.4. Ce travail collectif à opérer, c'est aussi celui d'une remise en question de ce qui fait *domus*, demeure, domesticité ; vers une vision plus *dialogique* que *dialectique*, c'est-à-dire vers une vision qui n'oppose pas les contraires. Ils sont légions les auteurs et autrices à avoir déconstruit, la dualité du « sauvage » et du « domestique », ou l'opposition entre « naturel » et « culturel ». C'est en fait même toute la leçon du mouvement biorégionaliste depuis sa naissance au début des années 1970. Il faut cesser d'associer trop simplement sédentarité et enceinte, public et privé, commun et approprié. L'architecture, d'ailleurs, c'est aussi et surtout la possibilité d'un accueil.

1.5. Dire tout ça, c'est peut-être énoncer des évidences. Mais le désir de nature croît à mesure que nos corps, nos esprits et nos vies s'urbanisent. De sorte, comme l'a bien remarqué Bernard Charbonneau, que se développe aussi le paradoxe : la vitesse de destruction des écosystèmes est parallèle à la volonté des destructeurs de retrouver un coin de nature ; elle est nourrie par l'envie de s'échapper du train-train quotidien par des vacances paradisiaques dans une nature fantasmée, romantisée, à la fois sauvage et inoffensive, intouchée et accessible, vierge et violable à la fois.

1.6. La gueule de bois sera douloureuse pour l'humanité, mais elle sera vite passée. C'est pour les cadavres de son festin que la fête est, d'ores et déjà, la plus irréversible. Chaque espèce qui s'éteint par suite de nos modes de vie est une perte génétique irremplaçable, un *génocide* au sens premier, fort et complet du terme. Chaque écosystème ravagé est un *écocide*, sans possibilité de retour en arrière. Chaque terre fertile, chaque nappe phréatique et chaque bras de mer pollués, c'est un peu de *suicide collectif* supplémentaire, qu'on arrivera chaque année un peu moins à oublier en vacances.

2.1. C'est dans ce contexte précis qu'on peut faire appel à la cosmologie biorégionaliste. Tout d'abord, qu'est-ce qu'une biorégion ? La « biorégion » c'est deux choses à la fois. Une première acception propose de définir la « biorégion » comme une « région natureculture », c'est-à-dire ni comme un *territoire* - culturel et anthropocentré, territoire gestionnaire d'un environnement vu comme un pur moyen -, ni comme une *écorégion* - région uniquement définie sur des critères naturels. En d'autres termes, la biorégion c'est un « anthropoécosystème ».

2.2. Le premier critère pour penser les contenus et les contours de cette « biorégion » « natureculturelle », c'est le bassin-versant, c'est-à-dire le fleuve et ses affluents, de la source à l'embouchure, avec tous ses contenus humains et non-humains, ses villes et ses forêts, ses routes et ses lacs, son climat, ses sols, ses habitant-es, ses animaux et végétaux. De ce point de vue, parler de « biorégion », c'est penser la composition de la *Biosphère*, et la singularité de chacune des parties qui la compose.

2.3. Une deuxième acception du terme, c'est que la « biorégion » c'est aussi *un imaginaire réhabitant*. La biorégion est spirituelle, intérieure, fantasmée, c'est quelque chose qu'on se raconte, c'est « ce qu'on réhabite ». Parler de biorégion, c'est répondre de façon plus écocentrée à la question « où est-ce que j'habite », pour la transformer en : « avec qui est-ce que je co-habite, comme animaux, végétaux, sols, écosystèmes, au sein de ce bassin-versant qui ne m'appartient pas mais auquel je contribue et que je transforme, même malgré moi ».

2.4. En ce sens, parler de « biorégion », c'est toujours parler de bassins-versants, mais cette fois dans une optique non plus cartographique ou géographique, mais symbolique et pédagogique : l'enjeu est de changer de représentation du monde pour réapprendre à voir, à connaître ce milieu pour en prendre soin - se rendre compte éventuellement qu'on en est très loin aujourd'hui. La première prise de conscience est celle de notre inculture. Nous ne savons plus rien d'où nous vivons. Le premier pas, c'est la modestie, l'attention et la patience.

2.5. Pour bien saisir ce qui est en jeu dans cette idée biorégionaliste, il faut se rappeler de ses origines *Diggers*. Nous sommes à la fin des années 60, à San Francisco, en plein *summer of love hippie* : l'imaginaire inventé par le mouvement *Diggers* est ouvert, artistique, radical, créatif, pragmatique, alternatif, joyeux. Les mots d'ordre : gratuité & liberté. Ce qui compte : « *Everything is free, do your own thing* ». La meilleure source sur le sujet reste encore le film réalisé par Alice Gaillard et Céline Deransart en 1998.

2.6. A la première conférence internationale sur le climat de Stockholm de 1972, un *digger* s'est fait le porte-parole des initiatives *réhabitantes* qu'il observait - ces « back-to-the-land », des sortes de néo-ruraux radicaux. Il est revenu de Stockholm à la fois avec la conviction qu'aucune écologie ne pouvait exister *contre* les peuples ; et en même temps qu'il ne fallait rien attendre des dirigeants internationaux sur le sujet. Le mouvement écologiste doit venir des peuples eux-mêmes. Il fallait politiser et populariser à la fois la question écologique.

3.1. Ce « digger » c'est Peter Berg. Et il n'était pas seul, puisque toute sa vie militante s'est construite aux côtés de Judy Goldhaft, sa compagne et coéquipière dans cette aventure biorégionaliste qu'ils ont inventés et développés ensemble. Cela, dès 1973, avec la création de la « Planet Drum Foundation », qui est devenue le cœur du réseau biorégionaliste nord-américain. Araignées au centre de la toile, Peter & Judy centralisent ce qui va rapidement devenir un mouvement écologiste international.

3.2. Ce mouvement n'est pas unitaire. Il est pluriel, controversé, expliqué de différentes façons par des auteurs et autrices aux parcours et intérêts variés. Il est toutefois assez simple, si on suit l'impulsion donnée par Peter & Judy, de constater à quel point l'idée biorégionale est dans la continuité totale de l'aventure *Diggers* qu'ils avaient porté précédemment. Un mouvement généreux, très pragmatique, aux accents artistiques et à la folie joyeuse. Une utopie concrète pour l'ici et maintenant.

3.3. C'est d'un réensauvagement intérieur dont il s'agit. Non pas une « ré-appropriation » des paysages, pas plus une romantisation du sauvage, pas non plus une esthétisation du naturel. La proposition biorégionaliste est d'apprendre à ré-envisager sa vie comme partie prenante des écosystèmes ; à reconsidérer son corps comme situé dans une continuité mammifère avec le vivant autre qu'humain. Réapprendre à voir que nous n'avons pas à choisir « où atterrir ? », mais plutôt que nous n'avons jamais quitté la Terre, et que nos pieds foulent d'ores et déjà un sol co-habité avec d'autres.

3.4. Ce biorégionalisme-là, je me répète déjà, n'a rien de passéiste. Nourri aux dômes géodésiques de Buckminster Fuller, à la permaculture naissante, au bioclimatisme passif et aux réemplois de matériaux à la manière de Michael Reynolds, il est en lien avec toutes les expérimentations du *design* alternatif d'alors. Ainsi, on ne sera pas surpris de retrouver par exemple Nancy Jack et John Todd dans les ouvrages biorégionalistes, avec leurs *bioshelters* et autres modèles d'agriculture urbaines précurseurs. C'est d'une révolution avant-gardiste et non d'un conservatisme territorial dont il s'agit.

3.5. Le biorégionalisme est une formulation pragmatique et située de l'écologie profonde du philosophe Arne Naess. C'est pour cette raison que j'ai proposé dans mes travaux de considérer qu'il s'agissait d'une forme d'*antispécisme*. Non pas pour avancer que les biorégionalistes étaient *vegan* - ce n'était pas le cas -, mais pour insister sur le fait que le concept de « spéciste » n'a pas précisément été développé pour désigner des gens qui passent leur vie entre leurs potagers, leurs composts, des projets de restauration écologique participatifs et une militance intellectuelle et politique pour une meilleure considération du non-humain.

3.6. Ainsi en va-t-il des *Bassins fluviaux de la conscience* dont parle Giuseppe Moretti, biorégionaliste italien de la première heure, co-fondateur de réseaux et de revues, auteur et traducteur, conférencier et organisateur d'événements biorégionalistes en Italie depuis la fin des années 1980. Giuseppe Moretti est agriculteur biologique dans la Plaine du Pô. Il a aussi édité durant plus de vingt ans cette revue, au titre éloquent : *Lato Selvatico* - « le versant sauvage ».

4.1. Certes, les concepts ne sont pas figés, et c'est une bonne chose. Mais si le biorégionalisme était assimilé à une *patrimonialisation des territoires*, alors je serai le premier à l'abandonner. Car dans un contexte comme le nôtre - de repli sur soi nationaliste, xénophobe, paranoïaque et abrutissant -, dans un tel contexte, prôner un localisme vert, conservateur et anthropocentré, c'est faire le jeu de l'extrême-droite. A gauche sur l'image, un livre sur lequel je suis tombé par hasard : « *l'arbre lorrain par excellence est le mirabellier. Il s'est si bien adapté à notre climat et à notre terre qu'il a pris certains traits de notre race : modestie, indépendance et une très grande générosité de coeur.* ». Ça, ce n'est pas du biorégionalisme, c'est de la bêtise datée, particulièrement dangereuse.

4.2. Les biorégionalistes américains, eux, se sont tournés vers les peuples autochtones amérindiens dès les origines. Ils ont cherchés à comprendre leur sagesse : leur « ensauvagement intérieur ». A gauche sur l'image, cette fois, la couverture du numéro « biorégions » d'une revue de 1981. On y voit une carte des Etats et nations habituels, déchirée par des peuples de tout âges et de toute couleur de peau, déchirée pour réouvrir sur des géographies plus légèrement habitées. C'est ça le biorégionalisme : *la nature comme figure de reliance*, dirait Chris Younès, justement pour permettre une société multiculturelle, ouverte.

4.3. Peut-être qu'on pourrait aussi entendre ce « réensauvagement intérieur » dont je cherche ici à témoigner, d'un point de vue spatial. Un réensauvagement domestique. Ou plutôt une porosité du chez-soi aux éléments, au vivant, aux intemporalités de la nature. Voilà, du reste, une image issue du même numéro de 1981, où l'enfant semble avoir deux papas et une maman, et où c'est l'homme qui fait le service à table. Il n'y a plus vraiment d'intérieur ni d'extérieur, quoiqu'on ne soit pas non plus dans le dénuement total.

4.4. Depuis la création de la *Planet Drum Foundation* en 1973, Peter & Judy ont vécu dans une petite maison de San Francisco. Ce ne sont donc ni des ruraux, ni des anti-urbains, ni des punk à chien - ça rime. Peter Berg a d'ailleurs co-rédigé en 1989 un *Green City Program* pour la baie de San Francisco. Le livre a eu énormément de succès et d'impact et il est intéressant de noter que l'éditeur a un jour cessé de le réimprimer tant la grande majorité des propositions de l'ouvrage - considérées utopistes à sa sortie - avaient depuis lors été mises en oeuvre par la ville de San Francisco.

4.5. Lorsque j'ai attaqué la rédaction de mon *Manifeste biorégionaliste* en 2017, rien ou presque n'était disponible en français sur le sujet. Depuis les choses un peu changées. Mais il n'y a toujours que cet ouvrage qui tente de faire le lien entre cette philosophie et la discipline architecturale. A l'époque, j'avais beaucoup aimé travailler avec l'artiste Emmanuel Constant, qui a réalisé les dessins du livre. Mon idée était qu'il fallait souligner dans les dessins que tout

restait à inventer, que c'était ouvert, à saisir. Je ne voulais surtout pas qu'on puisse diviser le monde en deux catégories : « ce qui est biorégionaliste » et « ce qui ne l'est pas ».

4.6. Aujourd'hui, après trois ans de recherches et de débats constants sur le sujet, j'ai le sentiment d'avoir un peu évolué. J'aurai moins de réserve à donner quelques exemples de projets architecturaux dont je pense qu'ils pourraient faire de bonnes références pour une pratique architecturale biorégionaliste. Et en même temps, j'ai plus fortement encore le sentiment qu'une théorie biorégionaliste architecturale, complète et solide, reste encore à fonder, épistémologiquement parlant. On ne s'en sortira pas juste avec quelques belles références de choses qui se font déjà, sans tuer la poule dans l'oeuf.

5.1. J'ai tenté de le dire, l'idée biorégionaliste est celle d'un changement de paradigme intérieur. C'est un autre imaginaire, une autre philosophie de vie. D'où la présence de toutes images et dessins, ces cartes et ces photos de l'univers biorégionaliste. Ils ont une vraie valeur. Ils participent à la *décolonisation de nos imaginaires* - la formule est de Serge Latouche. Cette idée biorégionaliste n'aboutira pas, toutefois, si nous ne la confrontons pas aussi à ce monde dans lequel nous vivons, cet imaginaire actuel, dans lequel nous devons habiter malgré nous, tant bien que mal. D'autant que, comme Bachelard l'a bien remarqué : (je cite) « *On veut toujours que l'imagination soit la faculté de former des images. Or elle est plutôt la faculté de déformer les images fournies par la perception, elle est surtout la faculté de nous libérer des images premières, de changer les images* »¹

5.2. Plus d'un demi-siècle plus tard, Georges Didi-huberman, a quant à lui cette remarque très stimulante : « *Il n'y a donc pas d'images qui, en soi, nous laisseraient muets, impuissants. Une image sur laquelle on ne peut rien dire, c'est en général une image qu'on n'a pas pris le temps — mais ce temps est long, il demande du courage, je le répète — de regarder attentivement. De se réinquiéter à chaque fois* »²

5.3.

Nous devrions collectivement nous interroger devant chacune des scènes que nous croisons quotidiennement - qu'elles soient effarantes ou tout à fait banales en apparence. Qu'est-ce que j'en pense ? S'agit-il d'un monde équitable, soutenable, désirable ? En quoi est-ce que je contribue à cette réalité, même malgré moi ? Et éventuellement : comment réorienter ma propre vie, dès à présent, pour qu'elle ne participe plus à ce désastre généralisé - voire, si possible, qu'elle participe à le contrecarrer ?

Car il y a tout de même des conditions de possibilité du sauvage.

Or plus il y a de palmiers en plastiques, et moins la Terre est fertile pour les vrais palmiers.

5.4. Aucune sortie de l'anthropocentrisme n'est envisageable sans sortie simultanée de l'ethnocentrisme d'une part, et de la pensée progressiste d'autre part. Il est moralement intenable de continuer l'exploitation des êtres et des milieux au nom d'un Progrès occidental supérieur. D'autant qu'il n'y a pas de

¹ *L'air et les songes*, p. 7, éditions José Corti, 1943

² « S'inquiéter devant chaque image, *Vacarmes*, 2006/4, n°37, pp.4-12

hiérarchie dans la technique. Pierre Clastres l'a bien montré : le fusil n'est pas supérieur à l'arc. L'arc est parfait pour son monde, le fusil pour le sien.

5.5. Mais voilà, nous sommes pris dans un univers de signes, de symboles et de simulacres qui jouent et séduisent nos habitudes cognitives. Et nous enferment, éventuellement, dans un univers clos, hyperréel, bouclé sur lui-même. Le triomphe de l'image, c'est cela : un monde de pseudo-événements au service d'une société du spectacle. La production culturelle a tout prix. Auteurs, autrices, architectes, designers, conférenciers, conférencières, à quel point participons-nous à cette industrie culturelle tautologique ? Elle est aussi une des forces qui nous détournent de la biosphère et son état de santé préoccupant.

5.6. Voilà l'état du monde actuel qu'il s'agit aussi de penser au filtre biorégionaliste. L'exercice frise l'absurde. Reste toutefois à comprendre, pour opposer cette fois les contraires de façon volontairement caricaturale, si nous préférons choisir le réensauvagement terrestre frugal ou l'abrutissement numérique énergivore.

6.1. Bon nombre d'architectes sont fiers d'affirmer que leur discipline n'a que très peu évolué au fil des millénaires. Quelle fierté lorsqu'ils peuvent démontrer qu'un principe de Vitruve ou d'Alberti peut s'appliquer dans un exemple contemporain ! Mais imagine-t-on la même chose en médecine : un médecin fier de pouvoir dire que la médecine n'a pas évolué depuis Hippocrate ? Ou un physicien heureux de dire qu'on en sait aujourd'hui autant que Newton ? Dans l'art : un peintre affirmer que rien n'a changé depuis Botticelli ? Pour ma part, j'ai mis mon énergie à démontrer que l'architecture est aujourd'hui, en tant que discipline, en voie d'obsolescence avancée.

6.2. Ce qui pose des questions théoriques et épistémologiques complexes, sur lesquelles je continue à travailler, et qui sont bien loin d'être résolues ; des questions notamment de définition et d'acceptation du terme « architecture ». L'obsolescence de l'architecture, cependant, n'est pas chose une négative ; c'est un choix qui se pose à nous. Trois choses :

- Soit nous en prenons acte, et abandonnons cet art pluri-millénaire de la pensée des établissements humains - après tout, nous pouvons aussi vivre et habiter sans architecture ;
- Soit nous souhaitons, collectivement, faire le choix de conserver cet art. Mais alors, il faut le faire en considérant bien que c'est ce monde qui rend l'architecture obsolète, ce monde tout entier qu'il va nous falloir changer, pour qu'elle retrouve pleinement son sens archaïque.
- Soit nous acceptons une métamorphose radicale de l'architecture. Presque totale, en fait. Dans tous les cas, on ne peut plus ignorer cette obsolescence. On ne peut plus faire semblant que tout va bien en tant qu'architecte, que cet art antique est bien adapté à cette modernité-liquide-accélérée-capitaliste-verte.

6.3. Changer le monde, ou changer l'architecture - en quelque sorte. Difficile toutefois d'espérer changer le monde *par* l'architecture : elle n'est pas faite pour cela. On ne lutte pas contre des discriminations sociales ou des destructions environnementales à coup de perspectives, de proportions et de structure-lumière. En attendant, on peut par contre, en tant qu'architecte, qu'urbaniste, que designer, tenter de faire le moins de mal possible. Rester

dans une éthique minimaliste : *ne pas nuire*. Cesser de nuire, ce serait plus modeste, et ce serait déjà beaucoup.

6.4. Des choses stimulantes existent d'ores et déjà. Des oeuvres qui ne font pas de choix entre art et frugalité, ouverture infinie et modestie. Des *Oeuvres* au sens fort du terme, parce que des folies, mais des folies qui nous tournent vers le terrestre au lieu de nous en éloigner. Si elles n'arrêteront pas la destruction à l'oeuvre, elles pourraient tout de même servir de « trait d'union », en s'avérant compatibles avec un potentiel univers biorégionaliste. Ce qui serait déjà beaucoup.

6.5. La vie dans les ruines du capitalisme impliquera avant tout autre chose que du *design*, de l'architecture, de l'urbanisme, de l'expertise, des réunions et des rendus de concours, des DCE agrafés, des menus déroulants et des imprimantes grosses comme des frigos. La vie dans les ruines du capitalisme, beaucoup la vivent déjà.
Nous détournons le regard.

6.6. Qu'il s'agisse d'un toit ou d'un sol, d'un mur ou d'une assise, l'architecture biorégionaliste, art archaïque actualisé dans le capitalocène pollué et polluant qui est le nôtre, pourrait nous servir. A la fois à sortir au plus vite de la modernité et ses mythes, et en même temps à reconstruire un autre univers éthique et esthétique, plus terrestre, plus équitable et peut-être moins anthropocentré.

7.1. De quoi avons-nous besoin pour accueillir l'ipséité des individus et l'identité des communautés ? De quoi avons-nous besoin pour concevoir et construire en accompagnant ce besoin intime des êtres humains d'incarner un récit singulier et choisi à la fois ? Les théories de la Renaissance sur la belle proportion, les idéologies modernes sur l'architecture et la vie bonne, les essais théoriques post-modernes sur la sémiologie de l'espace nous aideront-ils à construire des *plurivers* ? Pour ma part, je trouve plus efficace pour ma pratique d'architecte, et plus moralement souhaitable de façon générale, de relire Zygmunt Bauman, Ivan Illich, Mona Chollet et Deborah Rose.

7.2. L'art, l'architecture et le design biorégionaliste pourrait se placer beaucoup plus librement et plus créativement, plus modestement, au service du vivant sous toutes ses formes. Ce sont les formes de mutualismes interspécifiques - les symbioses vivifiantes entre espèces - qu'il nous faut accompagner par l'espace, l'objet, la forme, la fonction, la dimension et la matière. Voilà qui me semble être une nourriture intellectuelle satisfaisante pour le concepteur et la conceptrice biorégionaliste.

7.3. De nombreux textes existent déjà à ce sujet, qui nous aident à prendre conscience des multiples formes d'habitations humaines et non-humaines des *anthropo-écosystèmes*. Ce ne sont pas des manuels disciplinaires sur la conception et la pratique, sur la méthode et la réglementation - et c'est bien en cela qu'ils sont stimulants pour l'esprit et la main qui esquisse, lentement et maladroitement, sur le calque, des contours à la matière. Quelle place voulons-nous laisser aux animaux domestiques, aux animaux sauvages et aux animaux liminaires qui peuplent nos milieux urbains ?

7.4. Il faut relire à ce sujet les travaux précurseurs des *zooféministes* américaines. Je pense notamment aux travaux de Jennifer Wolch qui fonda en 1996 l'idée de *Zoopolis*, avec une adresse très explicite aux urbanistes de son temps, accusés - à juste titre ! - d'avoir complètement oublié l'*animal*. Et c'est toujours le cas aujourd'hui. Qui plus est, nous nous bornons à maintenir notre position très spéciste sur le sujet. Il faut complexifier ce débat historique pour le penser d'une façon moins anthropocentrée. Des philosophes tels que Julie Beauté réfléchissent aujourd'hui brillamment sur cette question qui n'est pas le coeur de mon intervention du jour - de sorte que je ne me limiterai ici qu'à rappeler à quel point l'humain n'est pas le seul configurateur de cette planète. C'est une évidence, que redécouvrent et redémontrent aujourd'hui des biologistes comme Frans Vera par des expériences concrètes de *rewilding* ici ou là.

7.5. Nous ne sommes pas les seuls *designer* de ce monde.

7.6. Ca c'est une photo de mon père, prise par mon grand-père. Avec cette image, je propose une pensée un peu nostalgique d'un monde que je n'ai pas connu. Un monde mécanique, accessible, réparable, saisissable par la main et par l'esprit. Loin de l'hypertechnologie, de l'accélération et de la mise en obsolescence qui fondent la grande majorité des objets sans lequel nous ne savons plus vivre ; ce monde, pas si lointain, me semble à reconstruire. J'aime croire, fantasmer, qu'il était plus libre. Dans mes rêves, une désobéissance civile généralisée devrait réinventer les conditions de possibilité d'une vie collective à la fois plus autonome, plus libre, plus créative, et plus *présente* aux choses.

8.1. Mais cette société conviviale, au sens d'Ivan Illich... Peut-elle être bâtie par les communautés réhabitantes dans les univers urbains que, nous architectes, concevons ? ...dans le système des objets que vous designers, établissez ? Une ZAD peut-elle prendre place absolument n'importe où ? Peut-être.

8.2. Historiquement, pour beaucoup, l'urbain a été considéré comme un milieu émancipateur, comme la seule condition de possibilité de la vie civilisée. La ville serait même un espace *révolutionnaire*. Pour d'autres, l'univers urbain est totalitaire, dépossédant, inhumain voire déshumanisant. Ceux-là misent sur le fait que tout repartira au contraire de la ruralité, des bidonvilles, des marges officieuses, ou au moins des tactiques de détournement de la machine de guerre urbaine et du striage du territoire qu'elle organise à grande échelle, avec ses infrastructures énergétiques et de mobilité. Quel rôle souhaitent jouer les concepteurs et conceptrices dans ce débat ? Et qu'est-ce que l'architecture et le design peuvent bien y apporter ?

8.3. La configuration des milieux de vie est capitale pour les systèmes sociaux et politiques. Après tout, l'état actuel des paysages, quels qu'ils soient, est le résultat de milliers d'années de modelages. Il n'y a pas besoin de tomber dans une quelconque pensée déterministe pour réaliser à quel point sa disposition précise est une condition de possibilité de premier ordre pour toute société autant que pour tout individu.

8.4. Par définition, l'architecture et le design sont des disciplines expertes qui dépossèdent les habitants de la nécessité de configurer eux-mêmes leurs habitations. De sorte que ces deux champs ne peuvent être considérés comme des « projets d'habiter » - sauf à être à la fois le concepteur et le client. Comment, dans ce cadre, peut-on penser satisfaire à l'habitable d'autrui ? Une technique tant parmi d'autre : s'intéresser à l'idée de *capabilité*. Penser, avec Amartya Sen et Martha Nussbaum, à la *capabilité*, c'est dire la relation entre une capacité - hors-sol, *a priori* -, et un lieu, un milieu de déploiement précis. Si je sais marcher, j'ai une bonne capacité de marche. Mais, sur l'autoroute, ma *capabilité* de marche est quasiment nulle. C'est en ce sens qu'on peut s'interroger : les paysages que nous construisons favorisent-ils les *capabilités* fondamentales ? Accompagnent-ils ou résistent-ils aux désirs et aux modalités d'habiter de chacun - dans leur diversité, leur imprévisibilité, leur métamorphose constante ? Notion paradoxale, et intéressante pour cela, la *capabilité* désincarne autant qu'elle re-situe.

8.5. « *Si le design est avant tout une injonction à la consommation, alors nous devons rejeter le design ; si l'architecture est avant tout la mise en forme des modèles bourgeois de la propriété et de la société, alors nous devons rejeter l'architecture ; si l'architecture et la planification urbaine sont avant tout la reproduction de l'injustice des divisions sociales présentes, alors nous devons rejeter la planification urbaine et ses villes... Jusqu'à ce que toutes les activités de conception soient tournées vers la satisfaction des besoins premiers. D'ici là, le design doit disparaître. Nous pouvons vivre sans architecture...* » C'était en 1971. Adolfo Natalini était un des membres de Superstudio.

8.6. En Ile-de-France, tous les ans, le festival organisé par Bellastock offre un temps où apprendre en s'amusant, où échanger librement, où observer et s'exercer à la construction élémentaire ; où revenir, le temps d'un instant, aux besoins primaires et les moyens de leur accompagnement par l'architecture la plus archaïque qui soit. Bellastock est un des six Lauréats 2020 du Palmarès des Jeunes Urbanistes, distinction nationale prestigieuse.

9.1. Je remarque que les Eléments sont souvent laissés-pour-compte dans les discussions sur le Sauvage. A de nombreux égards, pourtant, ils incarnent l'apogée du sauvage, entendu au sens de ce à quoi *répond* le domestique, ce que l'anthropique *regarde*, et *copie* même, tant bien que mal. Des exemples existent qui me font dire qu'un hommage digne à ces Eléments existent aussi. Ici chez Louis Kahn ou chez Olafur Eliasson.

9.2. Mais nous ne vivons pas dans l'esprit d'un idéaliste, pas plus que dans un musée d'art contemporain ; et voilà qu'il nous faut habiter un monde fait d'une synthèse du sauvage qui est du toute autre nature. Notre quotidien est fait d'une multitude de reproductions élémentaires miniatures, mises en scènes pleinement *kitsch* - au sens historique du terme. Un univers sans profondeur pour une humanité unidimensionnelle.

9.3. Chez Beaudoin de Bodinat, cette citation de Mumford : « Si l'homme à l'origine avait habité un monde aussi uniformément dénudé qu'un « grand ensemble » d'habitation, aussi terne qu'un parking, aussi dépourvu de vie qu'une usine automatisée, on peut douter qu'il ait eu une expérience

sensorielle assez variée pour retenir des images, modeler un langage, ou acquérir des idées »

9.4. A droite, le texte mythique de Rem Koolhaas, *Junkspace*, que je vous invite très fortement à lire, relire et relire encore. C'est un texte très court, écrit au 6e degré avec une succession d'allégories, d'analogies et de métaphores, mais qui est toutefois très clair lorsqu'on prend le temps de s'intéresser à son propos un peu sérieusement. Le *junkspace* n'est pas le déchet, l'espace jeté, l'espace poubelle. C'est *l'espace jetable*. L'équivalent spatial du *kleenex*, dans toutes ses versions à fleur, odorantes, molletonnées ou *top budget*. C'est ce à quoi nous sommes réduits, nous concepteurs contemporains, dans la grande majorité des cas : une synthèse *cheap* du réel, une somme agencée pour être dans le monde de la consommation de produits remplaçables, prêts-à-jeter. A gauche, une photographie de Martin Parr intitulée elle aussi *Junkspace*, parue juste avant le texte de Koolhaas.

9.5. Il faut se méfier des nostalgiques, du passé fantasmé et des regrets d'un monde qu'on a pas connu ; ne pas trop idéaliser les choses. Ça ne m'empêchera pas de constater que d'autres univers que celui du *Junkspace* ont existé, et existent encore ici et là. Et de bien sentir qu'émanent de leurs murs de pierre qui moutonnent, un sens qui n'est pas reproductible en PVC, en imprimé, en achat libre service ou par projection numérique.

9.6. Nous voilà bientôt arrivés aux termes de ce propos, toujours pris dans ses deux interrogations initiales : d'une part, comment envisager ce monde moderne-liquide de façon biorégionaliste ? Un réensauvagement intérieur est-il sérieusement possible dans cet univers pipeau, *fake*, jetable, simulacre, faux-jetons ? Et, d'autre part, que faire de tout cela en tant qu'architecte, que *designer* ? C'est-à-dire, à nouveau, que pour pouvoir espérer changer les choses par une pratique biorégionaliste, il faudrait déjà qu'une telle pratique soit possible. Seul l'avenir le dira.

10.1. Voilà donc les dilemmes de mon quotidien exposés au grand jour.

- D'un côté, un enthousiasme à constater l'existence bien réelle de mouvements et de projets écologiques expérimentaux, sur toute la Planète - qu'ils s'appellent « biorégionalistes » ou autrement -, des mouvements qui métamorphosent en profondeur mon regard sur le monde ;
- Et dans le même temps, mes interrogations personnelles sur le devenir de *l'Architecture* avec un grand A, ou plutôt ce qu'il en reste, ce que je souhaite en retenir, en dire, en transmettre. Je suis très troublé, ces temps-ci de, constater que j'ai toujours autant de fascination pour la Farnsworth de Mies, quoiqu'elle représente l'antithèse, à de nombreux égards, des idées biorégionalistes, de par ses prétentions à l'universalité, à l'intemporalité, la manière dont elle incarne un savoir expert qui insulte à souhait le non-sachant et l'habitant, les façons dont elle se revendique d'une autonomie architecturale tout en travaillant avec les industries les plus déshumanisées et les plus polluantes qui soient. Sans parler évidemment de son rapport terriblement dualiste à la « nature sauvage ». Et pourtant, quelle merveille d'Architecture !

10.2. L'architecture, ça dépend ! Voilà ce qu'a bien montré Jeremy Till. La prétendue « autonomie » disciplinaire n'est qu'un mythe entretenu par une profession pour ses propres intérêts. Et du reste, je vois bien que bon nombre

de grandes oeuvres architecturales bâties n'ont pas eues à choisir entre autonomie et hétéronomie, contemporanéité et intemporalité, localisme et universalisme. Une fois de plus : il faudrait pouvoir cesser d'opposer les contraires... C'est ce que me signifient aussi mes deux petits sauvageons domestiques de deux ans et sept mois : on peut être sauvage et domestique à la fois !

10.3. C'est en revenant à un laisser-faire plus grand qu'on trouvera peut-être une issue. Un laisser-faire humain : j'entends par-là accepter l'imprévu, l'accident, la différence, l'appropriation, le détournement. Et en même temps, un laisser-faire autre qu'humain : à savoir un « laisser la place », laisser *de la place* : à la « nature », aux sols, aux animaux, aux végétaux, aux cours d'eaux, de la place exister comme ils l'entendent. Cesser de tout contrôler pour retrouver un dialogue plus vivifiant pour les deux parties, un mutualisme plus équitable.

10.4. Laisser-faire pourrait nous permettre de nous concentrer sur autre chose. Prendre du recul. Suivre le cheminement des matières, de l'extraction à l'habitation, en passant par le transport, la transformation et la mise en oeuvre. Et observer, à chaque fois, les conséquences de nos actes, de nos dessins, de nos dimensionnement innocents. Quelles énergies ont-été déployées pour suivre nos ordonnancements ? Il faudrait, une fois pour toute, évaluer les oeuvres non plus sur des photographies de la réalisation uniquement - mais aussi sur présentation de tout ce processus impliqué en amont dans la réalisation. Pas de *Prix Pritzker* pour qui a contribué à ravager la forêt amazonienne. Pas d'*Equerre d'argent* pour qui a contribué à polluer des rivières, à importer des matériaux de l'autre bout du monde sans raison valable, à faire disparaître des savoirs-faire locaux au profit de systèmes industriels machiniques déshumanisés.

10.5. *Laisser-faire*, aussi, dans le sens d'une confiance, d'une sérénité. Laisser vagabonder son esprit. Laisser venir à soi les possibles inaperçus. Laisser émerger les ressources latentes. Laisser *sauvager le sauvage*, qu'il soit humain ou non, qu'il soit animal ou végétal, qu'il soit habituel ou exceptionnel, qu'il soit séduisant ou repoussant. Laisser la place aux enfants, ces sauvages hyperdomestiques. C'est dur.

10.6. Dans une séance de la société zoologique, M. Frederique Vlès témoigne d'une étude qu'il a mené durant l'été 1909, été qu'il a consacré à étudier le cri de l'escargot. Oui, les escargot parlent. Dans un article de 1913 intitulé *Le chant des mollusques et principalement de l'escargot*, le commandant Eugène Caziot écrit ainsi, je cite : « le bruit que fait entendre l'*Helix* s'entend le plus souvent la nuit. C'est un son assez intense, puisqu'on le perçoit d'une chambre à une autre, périodique, et comparable aux sons musicaux qu'on obtient lorsqu'on frotte avec un doigt mouillé les bords d'un verre à boire ». (fin de citation)

L'escargot chante. Le saviez-vous ? Moi pas. Peut-être parce que je n'avais jamais pris la peine de l'écouter ; peut-être parce que j'avais supposé, par avance, qu'il était muet. Peut-être parce que j'avais l'esprit, et le corps, *ailleurs*.

J'aime beaucoup ce titre d'un ouvrage d'Ivan Illich et c'est avec lui que je voudrais conclure, en rappelant l'importance de ne pas oublier de se regarder avec fermeté, *dans le miroir du passé*.